

G. MALBURNY

LA VAGUE ALLEMANDE SUR LE PAYS DE CHARLEROI

III
48326
A

CAMILLE MALBURNY

LA

Vague Allemande

SUR LE

Pays de Charleroi

FARCIENNES - TAMINES

Aiseau, Falisolle,

Pironchamps, Lambusart, Pont-de-Loup,

Roselies et Moignelée

AOUT 1914



CHARLEROI

IMPRIMERIE D. HALLET, ÉDITEUR

1919

48326



11/12/26
11/18/26
11/24/26

48326
H

BIBLIOTHEQUE
ROYALE

48326

3^{ME} SÉRIE

LA VAGUE ALLEMANDE

SUR LE

PAYS DE CHARLEROI

DU MÊME AUTEUR :

Une Belge : (Drame Patriotique).

Pour toi : (Légendes et Poésies).

Comédies et Monologues wallons.

Justice : (Drame en 2 actes — Manuscrit).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Glanurettes de Wallonie : (Poésies, Contes et Nouvelles)

Pour une faute d'impression : (Comédie).

CAMILLE MALBURNY

LA

Vague Allemande

SUR LE

Pays de Charleroi

FARCIENNES - TAMINES

Aiseau, Falisolle,

Pironchamps, Lambusart, Pont-de-Loup,

Roselles et Moignelée

AOUT 1914



CHARLEROI

IMPRIMERIE D. HALLET, ÉDITEUR

1919



Propriété de l'Editeur

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR JOSEPH KAISIN

Auteur de l'Histoire de Farciennes

DE MON VIEUX COUSIN FRANÇOIS GILOT

Conservateur au Musée Archéologique de Charleroi

DE TOUTS MES BRAVES CAMARADES

Morts au Champ d'Honneur.

AVANT-PROPOS

Le livre que j'ose présenter au public est sans prétention.

Il est tout simplement l'exposé des événements qui se sont déroulés en août 1914, dans la pittoresque région de Farciennes, comprise entre les deux Biesmes, gentils ruisselets, déversant leurs eaux limpides dans la Sambre antique.

Scrupuleux de la vérité, je n'ai rien épargné du temps ni de la peine, pour réunir tous les renseignements susceptibles de rendre plus complète et plus intéressante cette modeste relation. Peut-être, pourra-t-elle aider quelque peu, ceux-là qui, plus autorisés que moi, se sont imposés la tâche si ingrate d'écrire l'histoire de la Guerre mondiale.

Mais, c'est trop présumer, car, sans doute, ces événements seront-ils perdus dans la masse des faits de guerre, comme une poussière soulevée dans un nuage par l'ouragan.

Pourtant, passionné pour la terre natale, mon désir est de la faire mieux aimer par tous ceux qui y sont encore enracinés par leurs ancêtres et tant d'autres choses qui nous font communier aux êtres inanimés.

Cependant, pour aimer, il faut « connaître ».

Le présent travail n'a d'autre but, que celui de faire connaître à ceux qui n'ont pas vécu cette heure terrible, et à ceux qui viendront après nous, un épisode de la grande guerre, comme une éclaboussure de la « vague » teutonne en notre chère Belgique.

Le village, c'est un être moral ; s'il a ses joies et ses gloires, il a aussi, hélas ! ses angoisses et ses deuils.

On l'aime parce qu'il est fait du souvenir des nôtres...

Le récit des trances endurées en ces jours d'août 1914, entretiendra dans le cœur de nos enfants, un patriotisme ardent et la volonté de travailler à leur tour et à souffrir s'il le faut pour maintenir intact le patrimoine d'honneur que leurs parents ont su garder au milieu des plus terribles souffrances.

J'ai cru bien faire en ajoutant à ma série d'enquêtes, les noms des vaillants qui sont morts pour la Patrie, afin qu'ils restent à jamais gravés dans notre mémoire.

Quant aux « hommes de bonne volonté » qui courageusement ont souffert pour notre Indépendance, soit dans les tranchées, soit dans les camps de concentration ou de déportation, soit dans les prisons teutoniques ; à ceux qui avec calme, ont subi le joug déprimant de l'envahisseur ; à ceux qui se sont dévoués dans les Croix-Rouges et les œuvres philanthropiques ; à ceux qui sont décidés à guérir les plaies de la Belgique meurtrie et à travailler à son relèvement économique et moral, j'exprime toute mon admiration en leur dédiant la poésie « Août Sanglant » venant à la fin de ce petit volume.

Et si j'ai un peu étendu mon champ d'investigations, c'est parce que je ne voulais pas terminer cet ouvrage, sans dire un mot de Tamines qui évoque tant de terribles choses qu'on peut lire en menus détails dans la « Tragédie de Tamines » de A. Lemaire, Edition Duculot, à Tamines.

Farciennes, le 1^{er} mai 1919.

C. M.



FARCIENNES

On se souviendra longtemps, des mobilisations de fin juillet 1914 et plus spécialement de la dernière, celle du samedi 1^{er} août.

Dès quatre heures du matin, la Place Communale est noire de monde ; ce sont des civils qui amènent leurs chevaux, leurs voitures, leurs autos réquisitionnés ; ce sont des soldats, accompagnés de parents, d'épouses, de gamins se faufilant pour voir une fois encore leur grand frère partant pour la guerre !

Un morne silence plane sur ces groupes, on essaye de se faire illusion sur la situation ; les larmes gonflent les yeux. Les cloches, elles aussi, ont comme des sanglots : leur appel est pressé, elles ne peuvent cacher le danger, car un vent de guerre a soufflé sur l'Europe orientale et il peut avoir sa répercussion sur notre pauvre petite Belgique.

Et les trains sifflent lugubrement, emportant loin de leur chère commune, ceux qui, peut-être, ne reviendront plus.

.
La garde-civique de Farcienne entre en activité pour seconder une fraction de celle de Châtelet, mais elle se voit licenciée le 18 août, l'équipement étant par trop primitif pour faire face à des ennemis équipés à la dernière méthode. Des affiches sont apposées sur les murs, ordonnant la remise des armes à l'Hôtel de Ville et invitant la population au calme.

Le 20, les gardes-civiques de Châtelet, sont remplacés

par les Français qui depuis le 19, campaient dans le village et sur les hauteurs de Pont-de-Loup, Roselies et Aiseau. (1)

Le 21 au matin, des aéros survolent la région.

Vers 11 heures, les premiers uhlands font leur apparition au hameau du Wainage ; l'un d'eux est tué par le commandant de gendarmerie, qui, le coup fait, rejoint en vélo l'armée belge.

Les autres éclaireurs vont rendre compte du résultat de leur mission à l'Etat-Major des troupes allemandes qui sont campées à Fleurus, lesquelles, bientôt, font leur apparition à Lambusart et aux hameaux du Wainage, du Roton et du Louat, incendiant quantité d'immeubles qu'ils ont pillés au préalable.

Les boches arrivent ainsi près de la gare du Campinaire, bien qu'ayant été inquiétés par quelques balles françaises.

Les « culottes rouges » qui y étaient postées, doivent se replier sur le pont de Pont-de-Loup, où est établie une mitrailleuse. Bien que celle-ci fonctionne intensivement, les teutons coupent les communications à la station, puis continuent leur marche sur Pont-de-Loup. Ils en sont empêchés par la mitrailleuse française transportée sur un terril du « Carabinier ». Ce que voyant, les Allemands s'emparent des civils pour s'en faire des remparts vivants.

Voici en effet ce que raconte M^r Omer Delbôve, l'un

(1) Six soldats français étaient de garde sur le pont de Sambre reliant Farciennes à Roselies.

L'un d'eux interpelle un passant : « Dis donc, mon Vieux, les boches sont y pas encore annoncés ? »

— « Il paraît qu'ils arrivent de Fleurus à plus de « trente mille » repartit le civil.

Et le vaillant petit français avec morgue de dire :

— « Eh bien ! ils en ont du calo ! »

des 557 acteurs du triste calvaire des civils farciennois à Fleurus :

Vers quatre heures et demie du soir, arriva dans la rue du Louat, une bande de barbares.

Les habitants de cette rue, cachés dans leurs caves, avaient fermé les portes de leurs demeures. Les soldats boches, enfonçant les portes, firent irruption dans les habitations, et prenant les hommes, ils les firent sortir pour les ranger sur deux lignes au milieu de la rue.

Me trouvant dans la cave avec mes parents, je commençai à sentir une forte odeur de fumée. Ne me doutant pas de ce qui se passait au dehors, je remontai de la cave. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant plusieurs maisons en feu. Déjà une bonne partie du hameau du Roton était devenu la proie des flammes et le quartier nord du Campinaire commençait à brûler.

A peine rentré dans la cuisine, deux soldats, deux brutes, revolver au poing se jetèrent brutalement sur mon père et sans mot dire, le poussèrent à la porte. Puis ce fut mon tour. Nous fûmes rangés, avec les voisins, une bonne vingtaine, sous la garde de plusieurs soldats, commandés par un jeune officier. Celui-ci ordonna à ses hommes, des forçats paraît-il, de nous fouiller, de nous tenir en respect avec leurs armes. Nous étions donc prisonniers.

Pendant que nous nous trouvions là-bas au beau milieu du chemin, une autre bande de soldats visitèrent nos demeures et emportèrent tout ce qui leur paraissait utile. Demandant à leur officier ce qu'il comptait faire des civils, celui-ci se mit à hurler comme un forcené et commanda à toute sa troupe de forçats de frapper quiconque ferait le récalcitrant. Aussi, pas un parmi les prisonniers n'eut-il l'envie par la suite de tenter de s'échapper.

Malgré les supplications des femmes et des enfants, nous fûmes alors forcés d'aller avec eux rejoindre les troupes allemandes restées quelque peu en arrière sur la

grand'route du Roton. Là-bas, les barbares prétendirent, en nous montrant un de leurs blessés, que nous avions tiré sur eux. Devant les femmes en pleurs, devant les enfants demandant à genoux la délivrance des hommes, les boches se prirent à rire en répétant : « Ils ont tiré sur nos soldats, ils seront fusillés et vos maisons seront brûlées. » Nous eûmes beau leur crier que nous ne possédions plus d'arme chez nous, ils ne voulurent rien entendre, mais nous ordonnèrent aussitôt de nous taire et de les suivre. Nous voilà donc, une trentaine environ, tous habitants de la rue du Louat, contraints à courir à travers les champs ; derrière la propriété de M^{me} Veuve Lenain, ils nous rangèrent sur deux lignes contre le mur de clôture. Qu'allait-on faire de nous ? Telle fut pour chacun l'angoissante pensée qui traversa notre cerveau ?

Après être restés quelques instants dans cette terrible attente, nous fûmes dirigés sur la route du Roton, quelques mètres plus haut que l'habitation occupée, par M^r l'ingénieur Laurent. Là, les barbares se couchèrent le ventre à terre, dans les fossés longeant la route, tandis qu'ils nous obligèrent à demeurer debout, au milieu du chemin, pendant que la mitraille française, venant de la direction de Pont-de-Loup, sifflait à nos oreilles.

Une fusillade en règle retentit aussitôt : les Français, en nous apercevant, crurent voir des soldats ennemis, car ils redoublèrent d'ardeur pour faire entendre leur mitrailleuse. Nous nous baissâmes à demi, mais les Allemands nous piquant de leurs baïonnettes, ou braquant leurs fusils sur nous, nous crièrent de rester debout.

« Debout ! les lâches ! pas peur ! » Quelle terrible situation ! Quelle souffrance morale !

L'un d'entre nous tomba, atteint d'une balle dans le cou ; puis un deuxième, un troisième, un quatrième. Croyant que nous allions subir tous le même sort, je me relevai, me cru blessé et me dit de prendre courage et d'avoir confiance en la Providence.

Tout-à-coup l'un d'entre nous, s'enfuit sur le côté et toute la bande de civils l'imita pour aller se blottir contre le pignon d'une maison en flammes. Les boches en firent de même, attendu que sans les civils, ils n'étaient plus protégés contre la mitraille française. Non contents de notre fuite, ces hommes sanguinaires nous obligèrent à retraverser la route trois par trois, pendant que les balles arrivaient à nos oreilles. Nous dûmes ensuite aller relever les pauvres victimes faites parmi nous et restées abandonnées au milieu du chemin. Nos camarades blessés furent soignés sur place par un soldat allemand, un peu plus humain celui-là, car il ne voulut pas accepter un mouchoir d'un civil pour panser la blessure du jeune homme qui avait le pied transpercé. Il désirait faire ce travail lui-même, disait-il, en déroulant une bande dont il entourait le pied du gamin.

Contraints de marcher sans arme et sans défense, nous fûmes dirigés vers le Wainage, où l'on rejoignit environ 400 autres prisonniers, parmi lesquels, bon nombre de femmes et d'enfants. Deux heures durant, nous dûmes lever les bras vers le ciel sans pouvoir les laisser retomber car alors, les coups de crosse de fusils, les coups de pied pleuvaient drus. Là-bas, on nous fouilla de nouveau et l'on nous dépouilla qui d'une montre, qui de son argent, enfin de tout ce qui leur parut utile.

Après cette opération, les femmes furent remises en liberté et les hommes, au nombre de 257, emmenés dans un immense champ de blé, (en face de la propriété de M^r Fernand Piton, contre l'enclos de la ferme Fromont) pour y passer la nuit. Chemin faisant, l'on nous fit arrêter quelques minutes devant une maison en flammes, où nous étions presque cuits.

A la lueur des incendies, nous aperçûmes autour de nous, des milliers de soldats déjà campés, ainsi que des chevaux, camions, autos, canons, etc... Auprès de nous

étaient rangés les gardiens. Ceux-ci, pour nous faire souffrir, allumèrent à nos pieds de grands feux de paille, brûlant même jusqu'au matériel du fermier qui hébergeait leurs troupes. Nous fûmes forcés, de nous mettre, par moment le nez contre terre pour éviter d'être asphyxiés. Ils allèrent même jusqu'à jeter du bois enflammé sur nous.

Dès que le jour parut, une centaine de soldats, se réunirent et entonnèrent leur chant national avant de se rendre à la bataille. Dans ce vaste terrain, un spectacle vraiment frappant se présenta à nos yeux : Sous chacune des gerbes de blé étendues à terre, un soldat allemand s'était couché ; les gerbes, une à une, se levaient et laissaient apparaître, encore à moitié endormis, les soldats qui se pressaient alors à faire tous les préparatifs pour le départ.

Nous fûmes de nouveau replacés devant les troupes allemandes. Vers quatre heures et demie du matin, le samedi 22 Août, nous fûmes dirigés vers Pont-de-Loup. Quel sort affreux nous était donc encore réservé là où la veille les troupes françaises avaient malheureusement fait des victimes parmi nous ? Que de fois, en descendant le tienne du Roton, ai-je regardé avec angoisse, la mitrailleuse que je savais braquée sur le terribil du charbonnage de Pont-de-Loup ! Mais les Français ne tirèrent plus !

Redoutant comme nous la mitraille française, les bourreaux nous entassèrent tous, sur le pont de la Sambre à Pont-de-Loup ; les casques à pointes nous menacèrent de leurs armes en criant qu'ils allaient faire sauter le pont en même temps que les civils. Un jeune homme de 18 ans, se précipita dans la Sambre et les boches lui tirèrent deux balles dans le dos.

Les soldats Français par humanité se replièrent et ne donnèrent plus signe de leur présence à Pont-de-Loup.

Nous avançâmes alors jusqu'aux quatre bras de Pont-de-Loup où nous aperçûmes le vénérable curé venant à la rencontre des troupes allemandes. Après un court entretien avec de nombreux officiers, ils le prirent comme otage et l'armée allemande continua sa route vers Chatelet.

Quant à nous, nous fîmes demi-tour ; et notre vrai calvaire commença seulement. Des hussards de la mort, armés de revolvers et de lances prêtes à nous transpercer à la moindre tentative d'échappade, nous emmenèrent dans la direction de Fleurus.

Ils nous firent courir, les bras sans cesse en l'air, pendant plus d'une heure et demie en nous menaçant de leurs armes. Quel horrible et injuste supplice, quel lamentable et affreux spectacle ! Les pauvres vieux, parmi lesquels des septuagénaires, n'en pouvant plus, risquaient à chaque instant d'être piétinés par les chevaux. Quelques-uns, foudroyés par la terreur, tombèrent inanimés sur le chemin, sans qu'aucun secours ne put leur être donné. Nous dûmes, tout le long de notre trajet, passer devant d'innombrables troupes rangées, et recevoir en pleine figure, les crachats de ces féroces soldats. Ces guerriers inhumains nous accablèrent d'injures et crièrent en nous donnant des coups de pied et de crosse de fusil : « Alles kapout ! A mort ! Fousillés ! Francs-tireurs ! »

Arrivés tout haletants dans les plaines de Fleurus, nous nous reposâmes quelques heures et les chefs de l'armée allemande discutèrent sur notre sort. Là-bas, encore, les bandits osèrent prétendre devant l'état-major, que nous avions tiré sur les soldats et que nous allions pour cela recevoir notre châtiment. Deux automobiles s'arrêtèrent devant notre groupe pour nous photographier, afin de nous montrer comme de misérables coupables, comme des francs-tireurs...

Après ces quelques heures de répit, en route pour la ville de Fleurus.

Les bras toujours levés, nous reprîmes notre course à travers les rues où les habitants nous contemplaient avec pitié. Après être restés plus de 28 heures, sans boire ni manger, considérez l'état lamentable dans lequel nous nous trouvions tous à notre arrivée à Fleurus, surtout après avoir subi de la part de ces barbares, non seulement tant de douleurs physiques, mais ce qui est plus déprimant, tant de souffrances morales. Cependant pour vous donner une idée plus ou moins vague, je vous dirai qu'il en était parmi ces malheureux civils, qui buvaient à pleines mains l'eau des fossés ; d'autres, l'eau impure que contenaient les tonneaux placés aux gouttières, ou qui se trouvait dans les seaux servant aux boches pour abreuver leurs chevaux. Quelques-uns mangeaient des betteraves qu'ils avaient pu arracher dans les champs sans être aperçus des soldats.

Notre dur calvaire allait-il bientôt finir ? Pourquoi ne pas nous faire mourir de suite ? Pourquoi se plaisaient-ils à nous redire que nous allions être fusillés ?

Les 257 prisonniers civils furent logés à l'Hôtel de Ville de Fleurus, où l'on distribua aussitôt à chacun, un morceau de pain sec et un verre d'eau. Entrés le samedi 22 août, vers quatre heures du soir, nous n'en sortîmes que le mardi 25 à midi précises, après avoir subi de la part de ces barbares, toutes les cruautés possibles. Pendant trois nuits consécutives, nous fûmes contraints de nous reposer les uns étendus sur les autres, sur des chaises, sur des banes, sur le parquet pour la plupart. L'un d'entre nous parvint à s'évader de sa prison durant la première nuit, évasion qui nous causa bien des désagréments. Chaque jour, les casques à pointes vinrent nous donner des nouvelles, sur le sort qui nous était réservé, elles n'étaient jamais très rassurantes. Nous allions, répétaient-ils constamment, recevoir notre châtiment, être fusillés.

Le deuxième jour, les Fleurusiens pensèrent à nous et

envoyèrent des vivres. Le troisième jour, ce fut le tour des parents qui nous apportèrent des aliments.

L'entretien avec eux ne pouvait durer toutefois que quelques minutes.

Bien souvent, les boches venaient nous annoncer que nous allions être mis en liberté; parfois ils causaient de nous expédier en Allemagne.

Le quatrième jour enfin, vers neuf heures du matin, ils promirent que nous serions libres à midi; personne n'osait y compter!

Vers onze heures et demie pourtant, cette nouvelle nous fut confirmée par un officier et peu après, nous quittâmes sans regret notre prison improvisée et dix par dix, nous regagnâmes au plus vite, notre foyer abandonné depuis cinq jours.

C'est grâce à l'intervention de M^r Jules Henin de Farciennes et surtout à l'admirable conduite de M^r Everaerts, bourgmestre de Fleurus, que ces 257 malheureux Farciennois doivent leur liberté et qui sait, peut-être aussi leur vie.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait du côté est de Farciennes :

Le vendredi 24, les Allemands campés à Lambusart tiraient sur les Français installés à Roselies. Des boches voulant descendre le « Tienne du Petit-Try », à Farciennes, sont tués quasi à bout portant par des Français descendus audacieusement au pont de Tergnée. Bientôt cependant, ceux-ci doivent reculer devant le nombre toujours grandissant d'Allemands qui, croyant avoir affaire aux civils, incendient quelques immeubles, brisent portes et fenêtres à coups de hâche et marquent en allemand et à la craie sur les portes restées intactes : « Protéger, bonnes gens » !...

Ils prennent des otages qui doivent subir leurs mauvais traitements et camper la nuit dans les champs sans boire ni manger, alors qu'eux passent la nuit en beuveries !

Le lendemain 22, la canonnade reprend de plus belle ; les Allemands font évacuer les habitations ; ils conduisent les femmes chez M^r Jaumin, et les hommes à la ferme de Tergnée. Ils sont là environ 1.000, entassés dans les écuries, étouffant, mourant de faim et de soif, jusqu'à ce que les soldats veulent bien leur donner une partie de ce que leur apportent en pleurant leurs femmes et leurs enfants.

Combien de fois ces malheureux n'ont-ils pas été menacés d'être fusillés par leurs bourreaux !

Ils ne devaient être relâchés que le mardi suivant, sur les instances des MM^{rs} Henin.

Bientôt, les campagnes de Tergnée et de Roselies sont couvertes de soldats ; plusieurs jonchent déjà le sol, tandis que les écoles regorgent de blessés.

Les Français reculent toujours et leurs ennemis ne tardent pas à être maîtres de Roselies et d'Aiseau.

C'est pendant que ces événements se déroulaient que Jonet et son fils, poursuivis jusque dans leur grenier (rue de Moignelée) furent tués là, à bout portant et que, près de la Ferme de Tergnée, un officier supérieur fut tué par une balle perdue... (une balle allemande, assurément) ainsi que son successeur...

Heureusement pour les civils entassés à la ferme comme dans un négrier, car ces arrogants de la soldatesque teutonne prenaient leurs dispositions pour qu'ils passent tous par les armes !

Qui sait si ce n'eut pas été un second Tamines !

D'autre part, voici ce que raconte M^r Firmin Pirmez :

Les Allemands arrivèrent chez moi, rue François He-

nin, vers trois heures de l'après-midi, du vendredi 21 août 1914. Mes parents allèrent au-devant d'eux, demandant ce qu'ils désiraient ; il leur fut répondu qu'ils devaient partir avec eux. Voulant les sauver, je les fis rentrer dans la maison et je partis à leur place.

Je fus rangé avec les prisonniers faits au Roton et avec ceux que les Allemands avaient déjà enlevés dans la rue François Henin. Nous étions une quarantaine environ. Ils nous firent marcher devant eux pour les conduire au vieux château féodal. Arrivés là, ils nous firent mettre en rang et ils commencèrent leurs exercices : ils nous faisaient coucher, relever, recoucher, nous faisaient mettre à genoux, se cachaient derrière nous, posaient leur fusil sur nos épaules et faisaient le simulacre de tirer, menaçant de nous tuer si nous bougions. Ils frappaient de la crosse de leur fusil, ceux qui n'obéissaient pas assez vite ; ils nous crachèrent même au visage. C'est là que furent abandonnés Frébutte et Désiré Faniel ; ils n'en pouvaient plus, tellement l's avaient été battus.

Les boches nous firent ensuite explorer les environs du château, voire même les fossés pour nous assurer qu'il n'y avait pas de soldats français cachés, ni d'explosifs, ni rien qui fut dangereux pour eux.

Nos investigations les ayant satisfaits ils traversèrent les campagnes et vinrent se ranger en tirailleurs dans le fossé qui longe le chemin de halage. Ils étaient complètement dissimulés, mais nous dûmes rester debout derrière eux, à la merci des balles françaises venant de Roselies.

Puis, nous fûmes dirigés sur Roselies par l'écluse, marchant toujours au devant des troupes, leur servant ainsi de rempart. Aidé de Félicien Simon, je supportai Lucien Monard qui avait peine à se trainer pour monter à Roselies.

Arrivés là, on nous fit ramasser les soldats blessés se

trouvant dans les campagnes et on nous les fit porter chez Alfred Granson, dernière maison du hameau de Tergnée à Farciennes.

Un officier nous fit promettre de soigner et de veiller les blessés se trouvant là, pendant toute la nuit et nous assura qu'après cela nous serions remis en liberté.

Plusieurs de mes compagnons s'étaient sauvés, de là en ramassant les blessés ; d'autres partirent la nuit, mais comme on tirait sur eux lorsqu'ils se sauvaient nous restâmes à quatorze dans la maison n'osant en sortir.

Le samedi, vers deux heures du matin, les troupes allemandes venant de Tergnée, vinrent cerner et visiter notre asile, craignant sans doute qu'il s'y cachât des français. Ils en trouvèrent 26, en effet, dans la cave, et les firent prisonniers. Ils nous forcèrent à sortir de la maison ainsi que les locataires et menacèrent de nous fusiller tous, s'il se tirait un coup de feu. Ils savaient pourtant bien qu'aucun de nous n'avait une arme, vu qu'ils nous avaient déjà fouillés à différentes reprises.

Nous fûmes ensuite rangés au pignon de la maison tandis que quelques soldats boches y entraient pour y mettre le feu. Puis, ils traînèrent les blessés se trouvant dans les appartements, jusque dans les campagnes.

On nous fit alors changer de place pour nous asseoir en face de la maison en flammes. On nous menaça encore de nous fusiller si jamais on tirait sur eux. Naturellement pas un coup de feu ne se fit entendre, si ce n'est tiré par les Allemands.

Puis, on nous fit relever ; un officier chassa la femme d'Alfred Granson et sa sœur hors de chez elle, à coup de crosse de fusil en disant que tous les hommes allaient être fusillés. Il fit mettre à genoux ces deux femmes ainsi que les habitants de la maison voisine, en face des prisonniers afin de leur mieux faire voir ce qui allait se dérouler.

Après que les soldats eurent mis le feu aux maisons environnantes, l'officier allemand s'approcha de nous et nous apprit que nous allions être fusillés pour de bon, parce que nous avions tiré sur les troupes.

On nous fit ranger devant la maison Granson qui brûlait toujours et les soldats se placèrent devant nous à environ six mètres de distance. Il y avait deux soldats pour un homme.

Deux soldats français blessés sortis avec nous de la maison et qui pouvaient encore se tenir debout furent rangés avec nous.

L'officier nous dit que tous nos camarades se trouvant prisonniers à la ferme de Tergnée allaient être fusillés après nous. Il se plaça entre les soldats et nous, sabre au clair. Il fit charger les armes, nous fit serrer les uns contre les autres, se retira derrière ses soldats et commanda le feu. Ils tirèrent deux salves... Nous tombâmes tous frappés... Il était deux heures et demie du matin !...

Nos assassins repartirent immédiatement pour le combat de Roselies ; les canons devant se placer en batterie passaient sur le corps des fusillés. De mes seize compagnons d'infortune, quatre vivaient encore : Eugène Simon, Georges Eloy, Isidore Demanet et moi. Les tués étaient : Lucien Monard, Zéphir Mathieu et son fils Victor, Joseph Mahaux, Jean Degrez, Félicien Simon, Alfred Granson, Benjamin Etienne, Nanitzl, Georges Triffaux et les deux soldats français.

Nous restâmes sur place jusque vers deux heures après-midi ; toute la journée, nous demandions à boire chaque fois que nous entendions marcher sur le chemin, mais personne ne s'approchait de nous.

Après la bataille de Roselies, des soldats allemands aidés de quelques civils vinrent nous relever et firent enterrer sur place, par des soldats français prisonniers, les douze malheureux fusillés.

On nous conduisit ensuite jusqu'au campement que les allemands avaient établi dans les campagnes pour soigner leurs blessés ; nous allions enfin avoir à boire, car les Allemands obligeaient les civils des environs à porter à boire à leurs blessés.

Nous restâmes là jusqu'au dimanche.

Les membres de la Croix-Rouge vinrent plusieurs fois pour nous reprendre et nous donner les soins nécessaires que réclamait notre état, mais chaque fois on leur refusa l'entrée et ce fut seulement le dimanche vers 9 heures du soir qu'il leur fut permis de nous conduire à l'école de Tergnée où les soldats blessés étaient soignés.

Là-bas, je demandai au docteur pour être pansé, ma blessure me faisant horriblement souffrir : la balle, entrée dans le dessous du bras, était sortie au coude traversant les chairs tout le long du bras.

Mes trois compagnons souffraient autant que moi ; leurs blessures n'étaient pas moins graves que la mienne. Il me fut répondu par le docteur : « Comment, vous osez demander pour être pansé, après avoir tiré sur nous ! »

Il nous appliqua tout de même un peu de teinture d'iode sur les plaies.

C'était le premier et unique pansement que nous devions recevoir d'eux.

Le lendemain lundi, des personnes de Tergnée vinrent nous apporter des vivres, mais nous ne reçûmes rien ; tout alla aux boches, le docteur ayant déclaré que « c'était eux d'abord » !...

C'est ainsi que nous reçûmes la première nourriture vers onze heures seulement, car ma mère ayant appris ce qui m'était arrivé, était venue avec du pain, du chocolat et du sucre ; elle insista tellement qu'elle put entrer et distribua ces vivres que nous partageâmes avec les malheureux français qui étaient avec nous et qui comme nous, n'avaient reçu aucune nourriture depuis le vendredi matin.

Nous devions rester là jusqu'au mercredi suivant, ravitaillés seulement par ma mère !

Entretiens, M. Carlo Henin faisaient des démarches pour qu'on nous rendit la liberté mais les Allemands ne voulaient rien entendre ; nous étions prisonniers, disaient-ils, ayant tiré sur eux.

Enfin, M^r Henin nous ayant pris sous sa responsabilité, on nous laissa partir.

Un camion de l'ambulance de Farciennes vint nous chercher, mais arrivés là, tous les locaux étaient remplis.

Il fut donc décidé de nous reconduire à l'école de Tergnée d'où nous venions. Cela ne nous souriait pas ! Nous nous croyions sauvés et voilà qu'on nous reconduisait là où le docteur allemand « n'avait pas le temps de s'occuper de nous ! »

Le camion se remit pourtant en route pour Tergnée ! L'officier qui nous accompagnait ayant probablement jugé que c'était trop loin, fit arrêter le convoi devant la maison de M. Charles Eugène Nolard, horticulteur, rue Joseph Bolle, et apercevant sa femme sur le seuil de sa porte il lui demanda si elle n'avait pas de place pour quatre hommes, pour quelques jours seulement. On allait disait-il, faire place à l'ambulance, puis on nous reprendrait.

Sur la réponse affirmative de M^{me} Eugène, on nous déchargea et l'officier lui fit signer des papiers en disant que nous ne pouvions sortir et que si nous nous sauvions, elle était responsable, car nous étions considérés comme prisonniers de guerre en attendant notre départ pour l'Allemagne.

Naturellement, nous n'avions garde de mettre en cause ceux qui nous avaient offert si spontanément asile.

M^r Eugène fit appeler un docteur de l'ambulance qui nous fit des pansements et tous les jours qui suivirent, des membres de la Croix-Rouge venaient nous chercher

pour nous faire soigner et nous reconduisaient ensuite à notre si hospitalière prison.

Les premiers Allemands devant quitter Farciennes, vinrent ce jour réclamer à l'Hôtel de Ville, la liste des prisonniers.

M. Maltaux, secrétaire communal, avait négligé et pour cause de nous y inscrire, mais ils nous réclamèrent, disant que nous étions des prisonniers civils et que nous devions partir aussi.

Au bout de six semaines, les Allemands nous avaient oubliés sans doute car M. Henin et le bourgmestre vinrent nous autoriser à rentrer chez nous, avec promesse toutefois de nous rendre à la maison communale, si on nous rappelait.

Dans le centre du village, l'apparition des Allemands produisit un affolement indescriptible.

Voici ce que j'écrivais au commencement de 1915, dans une petite brochure verte clandestine intitulée : « Bombardement de Farciennes et Tragédie de Tamines » (1).

« J'ai vu descendre du hameau du Roton, les sept premiers hussards de la mort ; je suis alors venu me fixer sur le pont du chemin de fer, près des écoles et j'ai assisté à l'attaque du Campinaire. Des Français tiraient non loin de moi ; l'un d'eux monté sur un petit cheval blanc partit en reconnaissance ¹ long du chemin de fer et dut rebrousser chemin sous une pluie de balles.

(1) Elle eut beaucoup de succès, mais au second mille, les brochures furent saisies chez l'éditeur M^r Ernest, rue de la Montagne à Charleroi ; il fut même arrêté et dut subir une détention de quelques semaines à la prison boche de Charleroi.

C'est grâce à son héroïque silence que je ne fus pas inquiété et que je n'eus pas à endurer les mêmes privations et les mêmes brutalités que, pendant 100 jours eut à supporter, à la prison militaire allemande de Charleroi, fin 1917, mon frère, coupable d'avoir protégé des soldats français qui n'avaient pas voulu se rendre prisonniers aux boches.

Je suis alors retourné chez moi précipitamment; je rencontraï des Français à qui je donnai quelques indications. Sur la place, à chaque coin de rue, des Français étaient postés. A chaque accalmie, les habitants se montraient sur leurs portes, mais lorsque la canonnade devint plus intense, on ferma portes et volets et l'on se cacha dans les caves. Je restai néanmoins à regarder à la fenêtre.

C'est alors que je vis passer un blessé allemand porté sur un brancard, par trois civils et deux allemands.

Le ciel n'était qu'une lueur rouge et le soir venu, le spectacle était effrayant; la canonnade ne cessa que vers huit heures.

Plus de vingt personnes passèrent la nuit chez moi, tandis que je dormis tout habillé pour parer à toute éventualité.

Le lendemain, à quatre heures du matin, la canonnade recommença; des habitants de l'Écluse accouraient tout effarés sur la Grand'Place, qui avait plutôt l'air d'un champ de foire, en disant que les Français finissaient évacuer leurs maisons. De Le Campinaire c'était une suite continuelle de fuyards, l'air hébété, portant qui un pain, qui des pommes de terre, ne sachant où aller.

Mes parents s'enfuirent également; quant à moi, j'allai à la Croix-Rouge où j'étais inscrit comme brancardier.

Dans la suite, je revins plusieurs fois chez moi; des allemands apparaissaient parfois au coin des rues, mais de civils, point. Le calme régnait partout; on n'entendait rien, sinon le bruit du canon et ce fut seulement à la soirée que les habitants revinrent de leurs émotions et s'aventurèrent à la rue.

Je fis entretemps quelques expéditions de Croix-Rouge.

Nous sortîmes vers une heure avec une douzaine de brancardiers pour deux brancards; nous longeâmes la Sambre, allant vers l'écluse; nous vîmes les boches avançant en masse sur Roselies et Aiseau, où tout flambait,

le canon grondait encore ; le spectacle était émouvant. Nous ne trouvâmes point de blessés ; nous rencontrâmes un peloton d'allemands ayant mis leurs fusils en faisceaux près de l'auberge. Nous leur demandâmes si nous pouvions aller sur le champ de bataille de Roselies, mais l'un d'eux nous indiqua le chemin de Farciennes.

Deux heures plus tard, une femme vint à la Croix-Rouge, au Cercle Sainte-Barbe, nous suppliant d'aller secourir sa vieille mère impotente qui se trouvait au hameau du Roton, dans la cave d'une maison en flammes. Une équipe partit immédiatement, mais elle fut arrêtée par les allemands qui descendaient en masse la rue de Fleurus et qui donnèrent l'ordre d'aller à Pont-de-Loup.

L'équipe revint à l'Ambulance et pour répondre à l'ordre donné, six équipes (40 brancardiers et un docteur), partirent pour le lieu désigné. Là, nous dûmes par deux fois, transporter des blessés se trouvant dans des maisons, non loin du pont de Sambre, au château Quiriny. Cette habitation servait provisoirement à l'état-major allemand, tandis que ses dépendances étaient transformées en ambulances.

Là-bas, le spectacle était saisissant ; dans le parc, sur de la paille, des français et des boches, blessés, fraternisaient dans la douleur.

Les teutons ayant voulu nous envoyer sur le champ de bataille, plusieurs brancardiers s'éclipsèrent ; nous restions ainsi une huitaine nous préparant à un troisième transport de blessés, mais les allemands devenant trop agressifs nous jugeâmes bon de ne pas devoir nous mettre inutilement à la merci d'aussi impitoyables ennemis, et ce, d'autant plus que nous n'avions qu'un outillage assez rudimentaire auprès de leur confortable matériel et qu'ils disposaient d'un personnel de Croix-Rouge suffisant pour assurer ce service de campagne.

Nous chargeâmes sur un brancard un blessé civil que nous ramenâmes à l'Ambulance.

Vers cinq heures et demie, douze brancardiers partirent avec deux brancards pour Roselies. J'étais en tête avec le fanion de la C. R.

Quel affreux spectacle s'offrit à nos regards !

Ça et là, des blessés, des cadavres, à la tête et aux mains déjà bleuies ; des chevaux, des fusils, des sabres, des cartouches, des képis, des casques, des gamelles, des sacs, du papier à lettre gisaient pêle-mêle.

Ici, des tranchées ; là, des tombes dont la terre fraîchement remuée formait de larges tâches « sanglantes » sur l'herbe grasse ou à travers les épis d'or !

J'interpellai les sentinelles qui nous envoyèrent aux écoles de Roselies, où j'eus le bonheur de causer une fois encore avec le respectable curé, qui devait mourir le lendemain, lâchement fusillé par les boches.

Là, dans ces bancs d'écoles où tantôt de gentils bambins recevaient de sages leçons, tout en pensant à leur papa, à leur « frère » qui combattait pour la Patrie et peut-être déjà était mort en brave... à Liège, des soldats étaient couchés sur de la paille ; des religieuses les soignaient déjà...

Que les cris de douleur que laissaient parfois échapper ces vaillants me faisaient mal au cœur ! Et pourtant je n'avais à leur offrir, comme baume, que de douces paroles d'encouragement et d'espoir, et j'en prodiguais... et je pensais : « Humbles héros, pendant que la souffrance vous ronge sur cette paille, que de chers petits anges prient, réclamant leur petit père ; que de douces et fidèles fiancées réclament naïvement leur « chéri » ; que de femmes éplorées réclament à cor et à cri l'époux, seul soutien de leur foyer » !

Mais la nuit arrivait et il fallait laisser là ces malheureux, seuls... avec leurs douleurs !

Nous rentrâmes à l'ambulance avec deux blessés allemands et un français. Le lendemain, près de 300 nou-

veaux blessés devaient rejoindre ceux-là et le lundi 150 autres, si bien qu'on dut adjoindre au Cercle Sainte-Barbe différents locaux publics et privés plus petits.

Le dimanche 23, de grand matin, une trentaine de charrettes partaient en réquisition en service de Croix-Rouge ; la plupart étaient remplies de pains, etc., pour les hameaux de Grand'Champs et Tergnée. Au pont de la Sambre à Tergnée, quantité d'allemands étaient campés ; le génie avait construit un pont de bateaux. A la ferme, quantité de bouteilles jonchaient le sol ; près de la grande porte, des femmes en pleurs suppliaient les allemands de leur rendre leurs maris. Elles faisaient pitié !

Le chef allemand, d'un ton bref, nous donna ensuite des ordres et notre triste caravane continua sa marche vers Roselies.

Partout, le spectacle était navrant, mais il l'était bien plus encore aux abords de l'église dont le clocher était écorné.

Les chaises et les bancs avaient été jetés dehors et sur leurs débris étaient assis des soldats fumant tranquillement leur pipe au milieu de caisses de cigares et de bouteilles vides.

Dans l'église, sur de la paille, des blessés allemands étaient couchés tandis que les français avaient été placés sous des tentes improvisées au moyen de bâches soutenues par les lanternes du Saint-Sacrement.

Un peu plus loin dans de riches autos, des voitures, des tentes, siégeait l'état-major prussien ; la cure, seule maison encore habitable, servant aux chirurgiens.

Et en face, dans un champ de froment fraîchement coupé, sur un peu de paille... des civils étaient parqués comme du bétail, tableau vivant d'une razzia d'hommes telle on en vit jadis au Congo !

Et que de blessés, mon Dieu ! Nous dûmes les prendre

sur nos charrettes pour les conduire à l'ambulance de Farciennes et provisoirement à la ferme de Roselies.

Dans cette petite localité, l'obus avait accompli son œuvre destructrice... la balle avait couché plus d'un brave pour toujours ; il y en avait pas mal le long des routes, dans les jardins, dans les maisons restées debout !

Ici, c'était un français et un allemand, transpercés mutuellement de leur baïonnette ; plus loin un allemand la tête emportée... le sang semblait couler encore, c'était effrayant ! Là-bas, un officier français sans blessure apparente à la face blême... il tenait encore en main son revolver... sa tête reposait sur l'autre bras ; plus loin encore, un capitaine français, écrasé sous son cheval tué sur le coup ; il avait vu, certes, venir la mort, car il s'était masqué la face de son mouchoir !

Et des sacs... et des cartouches... et des fusils brisés, gisaient çà et là !...

Nous chargeâmes les blessés bien délicatement sur nos voitures remplies de paille et la caravane reprit lentement mais plus lugubrement que tantôt, sa marche vers la Croix-Rouge de Farciennes.

Au loin, mais bien loin déjà, on percevait encore le bruit sourd du canon, bruit que répétait complaisamment l'écho de nos bois et de nos terrils noirs !

Cette vive escarmouche avait coûté la vie à plusieurs centaines d'hommes qui furent enterrés près des écoles de Roselies... et un peu partout.

On peut se faire une idée de l'intensité de l'action par le nombre des blessés qui furent soignés dans les différentes ambulances de Croix-Rouge de Farciennes qui, pendant quatre mois, continua son œuvre d'humanité.

Outre les 250 blessés passagers qui reçurent des soins provisoires, 155 blessés français, 73 blessés allemands et 23 blessés civils, furent soignés par les docteurs Derjubaix, Téchy, Bernard et Lambillotte, les sœurs de cha-

rité, l'infirmier diplômé Arthur Rullens (à qui revient une mention toute spéciale) et un personnel composé de brancardiers et infirmières très dévoués et désintéressés, sous la sage et délicate direction de Mademoiselle Clémentine Defoin.

La Croix-Rouge disposa de neuf locaux dont le centre était le Cercle Ste-Barbe, ayant 75 lits ; le Couvent des Sœurs Franciscaines 32 lits ; le local Pichon, 24 lits ; la Maison du Peuple, 57 lits ; les Ecoles de Tergnée, du Centre, de Roselies et un local privé pour les quatre civils blessés, prisonniers des boches chez M. Charles Eugène (voir rapport Firmin Pirmez).

Le premier blessé signalé fut le soldat français Beaupère, mortellement frappé rue Ste-Anne alors qu'il voulait ramasser des armes abandonnées par deux de ses compagnons.

A sa demande, M. le curé Duchêne s'était rendu auprès de lui, sous le crépitement des balles, avec deux brancardiers munis d'une civière. Le soldat mourut peu après dans la maison Carpent.

Celle-ci fut incendiée et le soldat y fut à demi carbonisé. Ses restes furent toutefois enterrés dans le jardin !

Puis arrivèrent au Cercle Ste-Barbe, trois soldats français et puis deux allemands et un français qui furent transportés dans les circonstances relatées plus haut.

Ensuite ce furent des civils des deux sexes qui accoururent à l'ambulance sachant y trouver un refuge assuré ; plusieurs d'entre eux avaient été blessés par les allemands ou brûlés par l'incendie de leur maison.

On y transporta aussi des impotents, tandis qu'une crèche pour cinq personnes était installée au Couvent.

Les brancardiers procédèrent aux enterrements de militaires et de civils, qui eurent lieu pendant ces terribles journées.

Le dernier blessé, le capitaine Millet, partit pour l'Allemagne le 15 décembre 1914.

Noms des blessés civils soignés à la Croix-Rouge :

Fernand Seabyes ; François Toussaint ; Ernest Verwich ; Germaine Verwich ; Olga Jean-Joseph ; Léona Hubrechts ; Alfred Charles ; Michaux Jean-Baptiste ; Joseph Bauraing ; Armand Massart ; Jules Hernaux ; Oliva Hernaux ; Herman Dehoust et quelques autres qui venaient se faire soigner à l'ambulance du Cercle Sainte-Barbe.

Liste des militaires Français décédés et inhumés à Farciennes :

1. Poupel Henri Ulysse, né à Octeville-sur-Mer, canton de Montivilliers, département de Seine Inférieure (France), le 8 mai 1893, y domicilié, soldat français du 74^e régiment d'infanterie, 12^e compagnie, classe de 1913, n. matricule : 5318, Le Havre, 749, fils de feu Prosper-Arcade Poupel et de Berthe-Clara Cocart, décédé au lazaret installé rue Grande, à Farciennes, le 31 août 1914, à 4 heures du matin, inhumé au cimetière communal, tombe n° 57.

2. Saint-Martin André, soldat français du 74^e régiment d'infanterie, 12^e compagnie, 1910, Rouen-Nord, n. 2 692, sans autres renseignements, décédé au lazaret installé rue de la station, à Farciennes, le 4 septembre 1914, à 3 heures du matin, inhumé au cimetière communal, tombe n° 58.

3. Drouel Léon-Célestin, né à Hédé, département d'Ille et Vilaine (France), y domicilié, soldat français du 25^e régiment d'infanterie, 3^e compagnie, 1911, Rennes, n. 1. 742, Cherbourg, fils de Honoré-Joseph Drouel et de Louise Guilleux, sans autres renseignements, décédé au lazaret installé rue de la Station, à Farciennes, le 9 septembre 1914, à 10 h. 1/2 du matin, inhumé au cimetière communal, tombe n° 59.

4. Guénée Victor, né le 16 avril 1891, sous-officier français du 25^e régiment d'infanterie, 2^e compagnie, 1911, n. 2. 614, Cherbourg, sans autres renseignements, décédé au lazaret installé rue de la Station, à Farciennes, le 10 septembre 1914, à 9 heures du soir, inhumé au cimetière communal, tombe n° 60.

5. Lefèvre Léon, né à Coupillire le 23 novembre 1888, soldat français du 74^e régiment d'infanterie, 7^e compagnie, Elbœuf 1909, Bernay, n. 154, sans autres renseignements, décédé au lazaret installé rue de la Station, à Farciennes, le 19 septembre 1914, à 9 heures du soir, inhumé au cimetière communal, tombe n° 61.

Ces cinq soldats ont été inhumés dans un endroit de notre cimetière communal, spécialement réservé aux soldats français.

Le vendredi vers quatre heures, Paul Frère (40 ans) ouvrier mineur, habitant rue de Moignelée, revenait du Charbonnage St-Jacques. En face des Ecoles de Tergnée, un boche lui cria dans son jargon : « Halte ! » Le malheureux houilleur n'ayant naturellement rien compris, continua sa route bien rapidement. Il n'avait pas fait dix pas qu'il recevait un coup de fusil à la tête et tombait raide mort. Il fut ramassé par les civils faits prisonniers par les boches et conduit à l'école de Tergnée où sa femme vint le reprendre avec une brouette, le lendemain samedi.

Benjamin Lenain (63 ans) fermier, rue de Moignelée, était assis dans sa cuisine avec son fils Léon, redoutant l'arrivée des boches qui sortaient du bois Bolle. Ils se cachaient le mieux qu'ils pouvaient, pour éviter les balles qui pleuvaient sur leur maison, quand les boches firent tout-à-coup irruption par le derrière de leur habitation. Ils mirent le feu aux granges, criant comme des damnés et firent sortir Lenain et son fils pour les conduire prisonniers à Tergnée.

Le samedi matin, un boche vint chercher le père Lenain à la ferme de Tergnée, l'obligeant à leur montrer la route de Roselies.

Le lundi matin, quelqu'un vint dire à son fils, toujours terré dans les ordures des écuries de la ferme, qu'il venait de voir son père couché dans la prairie se trouvant en face de l'église de Roselies. Il avait été tué sans doute par les boches.

Son fils relâché le mardi matin seulement constata en outre, que ses granges étaient entièrement brûlées et que ses deux belles vaches étaient disparues. Les boches avaient également fait main basse sur tout ce qui se trouvait dans la maison.

* Jonet Alexandre (39 ans).

A l'arrivée des envahisseurs, il était caché dans sa cave avec sa femme et ses trois enfants : Joseph, Maurice et Roger.

Les boches les y trouvèrent et les firent remonter à la cuisine ; puis ils chassèrent le père et les trois fils précités, au grenier, où ils les obligèrent à passer par la tabatière. Ils firent ensuite coucher le père sur les jambes des deux enfants, le tuèrent, ainsi que Joseph, à coups de baïonnettes. La pauvre mère, entendant leurs appels, accourut, tenant serré contre elle l'autre enfant âgé de six mois. Elle était à peine arrivée au milieu de l'escalier qu'ils se lancèrent sur elle, la prirent par les cheveux et la traînèrent en bas des escaliers. Ils la piétinèrent, la frappèrent à coups de crosse de fusil et lui arrachèrent l'enfant de ses bras. Un officier mit le petit au bout d'une baïonnette disant qu'il allait lui trancher la tête. Quand la pauvre mère écroulée sous les coups, parvint à se relever, elle entendit son fils Joseph qui l'appelait. Elle voulut remonter à nouveau l'escalier, mais celui-ci flam-bait déjà. Elle implora grâce pour ses enfants, mais les

tigres teutons se ruèrent à nouveau sur elle et la jetèrent à la rue à coups de pieds. D'autres soldats la firent rentrer et l'envoyèrent à la cour où elle eut à subir leurs atrocités. Les uns lui donnaient des coups de pieds, d'autres des coups de poings, d'autres lui firent tenir les bras en l'air et lui mirent le canon d'un fusil en bouche menaçant de tirer.

Enfin, après avoir reçu un violent coup de botte au sein gauche, elle parvint à se sauver et à retrouver son bébé dans un fossé, à moitié mort de coups.

L'autre fils Maurice, âgé de 10 ans 1/2, parvint à descendre par l'escalier en flammes. On ne s'explique pas comment il ne subit pas le sort de ses malheureux père et frère.

Action. — Effectifs en présence : Français, les 25^e, 74^e, 129^e et 136^e d'infanterie, une partie du 10^e corps d'artillerie, soit environ 10.000 hommes faisant partie des troupes massées dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Lanrezac.

Allemands : 35.000 hommes d'avant-garde du 10^e corps.

Faits divers. — Un soldat blessé raconte que le 21, à 7 h. 1/4, le 136^e recevait le baptême du feu.

Le 22, à 4 h. 1/2, le 74^e fait une attaque à la baïonnette dans Roselies, mais est repoussé par les allemands plus nombreux.

Un autre soldat dit qu'il paraît probable que c'est par erreur que les français ont été envoyés sur Farciennes au lieu de Tarcienne.

Le sergent français Victor Guenée, enterré au cimetière de Farciennes, racontait que, bien que blessé au pied, il continua avec ses 20 hommes à protéger la retraite et ne tomba qu'après avoir reçu six autres blessures.

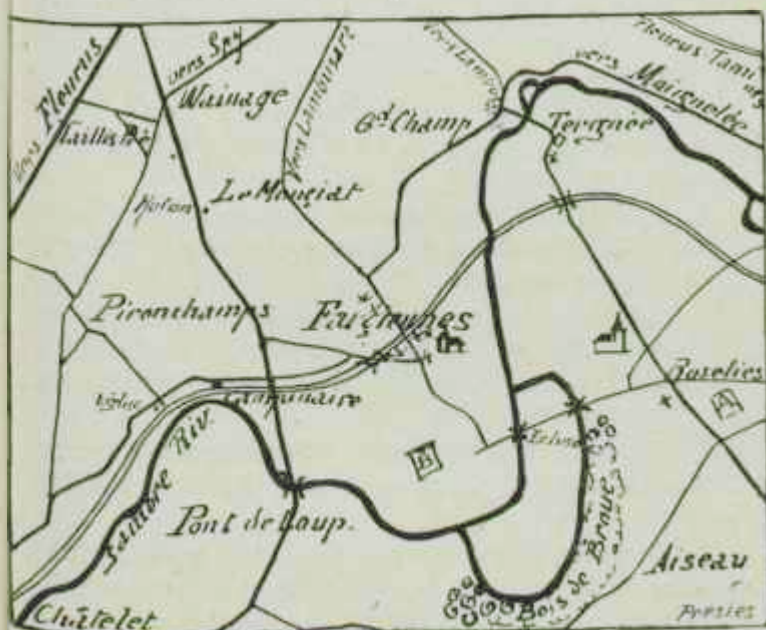
FARCIENNES & ENVIRONS

LE DÉPARTEMENT

-  Eglise de Farciennes et Roselies
-  Eglise du Wainage et Pironchamps
- A** Cimetière de Farciennes
- B** Cimetière de Roselies (2)
-  Ambulances Belges

NOTES

- { à gauche : Châtelineau-Châtelet (5 Km)
- { à droite : Taminés (6 Km)
- { à dix Km. à gauche : Charleroi
- { à vingt-huit Km. à droite : Namur



SUPERFICIE :

HABITANTS :

MAISONS :

Farciennes :	903 hect.	8,900 env.	2,220 env.
Aiseau :	773 —	3,430 —	890 —
Falissolle :	492 —	3,200 —	730 —
Lambusart :	440 —	2,120 —	420 —
Moignelée :	143 —	1,400 —	300 —
Pironchamps :	102 —	2,840 —	700 —
Pont-de-Loup :	388 —	2,120 —	520 —
Roselies :	242 —	1,090 —	240 —
Taminés :	614 —	6,714 —	1,437 —

Liste des civils décédés sur le territoire de la commune de Farciennes par suite de la guerre en août 1914 :

1. Charue Frédéric, né à Wanfercée-Baulet le 15 juillet 1877, domicilié à Wanfercée-Baulet, décédé à Farciennes, le 5 août 1914, tué involontairement par la garde-civique de Châtelet ;

2. Mathieu Céline, née à Farciennes le 15 décembre 1857, domiciliée à Farciennes, décédée à Farciennes le 21 août 1914, tuée par un éclat d'obus ;

3. Martin Oscar, né à Farciennes le 3 janvier 1873, domicilié à Farciennes, décédé à Farciennes, le 22 août 1914, tué par une balle ;

4. Frère Paul-François, né à Wanfercée-Baulet le 17 juin 1874, domicilié à Farciennes, y décédé le 21 août 1914, tué par une balle ;

5. Daubresse Marie-Adolphine, née à Farciennes le 22 janvier 1855, domiciliée à Farciennes et y décédée le 21 août 1914, asphyxiée, incendie lors de l'arrivée des troupes allemandes ;

6. Demanet Arthur-Jules, né à Farciennes le 1^{er} mars 1913, domicilié à Farciennes et y décédé le 21 août 1914, idem ;

7. Demanet Arthur-Joseph, né à Farciennes le 7 décembre 1887, domicilié à Farciennes et y décédé le 21 août 1914, écrasé par un chariot de munitions ;

8. Martin Joseph, né à Pont-de-Loup le 22 décembre 1853, domicilié à Farciennes et y décédé le 21 août 1914, tué par une balle ;

9. Cransquin Jean-Joseph, né à Châtelaineau le 29 septembre 1876, domicilié à Châtelaineau, décédé à Farciennes le 21 août 1914, tué par une balle ;

10. Jonet Alexandre, né à Farciennes le 25 août 1874, domicilié à Farciennes et y décédé le 21 août 1914, fusillé chez lui ;

11. Jonet Jean-Joseph, né à Farciennes le 8 février 1901, domicilié à Farciennes et y décédé le 21 août 1914, fusillé chez lui ;

12. Mahaux Pierre-Joseph, né à Farciennes le 17 décembre 1876, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

13. Mathieu Zéphir, né à Farciennes le 4 janvier 1876, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

14. Mathieu Victor, né à Farciennes le 7 avril 1898, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

15. Degrez Jean-Joseph, né à Seraing le 15 août 1857, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

16. Monard Lucien, né à Farciennes le 15 janvier 1843, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

17. Trifaux Georges-Joseph, né à Farciennes le 3 février 1895, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

18. Grimard Fernand-Joseph, né à Farciennes le 18 juillet 1853, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

19. Simon Félicien, né à Farciennes le 9 juillet 1858, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

20. Charles Benjamin, né à Farciennes le 25 mars 1884, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

21. Granson Alfred, né à Farciennes le 12 mai 1870, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914 fusillé ;

22. Nizet Noël-Emile, né à Châtelet, le 27 novembre 1885, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

23. Nanexi François-Xavier, né à Farciennes le 19 décembre 1895, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, fusillé ;

24. Bykans Omer, né à Farciennes le 28 janvier 1896, domicilié à Farciennes et y décédé le 22 août 1914, tué par une balle.

Dégâts. — 143 maisons incendiées ; 60 maisons saccagées et pillées, soit des dégâts pour plusieurs centaines de mille francs.

. . .

Liste des soldats morts pour la Patrie :

Crabbé Henri ; Bodart Nestor ; Fournier Pierre ; Tilli Auguste ; Bayet Alfred ; Loppe Joseph ; Delisse Fernand ; Collin Florent ; Charles Adolphe ; Van Rossomme Jules ; Blumstein Théophile ; Delvaux Georges ; Denis Gaston ; Gobert J.-B. ; Moustier Léon ; Papeux Joseph ; Schier Fernand ; Tassiaux Arthur.

AISEAU

Les allemands entrèrent dans cette localité le 21 août, vers 9 h. 1/2 par la rue de la Station, venant de Moignelée.

Ils avaient livré avec les Français un combat très violent qui durait depuis 2 h. 40.

Ils commencèrent par incendier le dépôt de bois du Charbonnage d'Oignies-Aiseau et quelques maisons situées dans la rue de la gare.

Vers 9 h. 45, ils firent irruption dans les maisons du quartier de Menonry dont ils firent sortir les habitants qu'ils conduisirent dans une prairie à Tergnée.

Quantité de civils de la Rue de la Gare qui s'étaient cachés dans le puits du Charbonnage d'Oignies-Aiseau, furent découverts par les boches ; ceux-ci les obligèrent à remonter et les emmenèrent également dans cette prairie.

Vers 16 heures, les femmes et les enfants purent regagner leurs domiciles, tandis que les hommes étaient dirigés vers la ferme de Tergnée, où ils furent mêlés aux prisonniers farciennes, roseliens, etc.

Pendant que des boches opéraient dans le quartier de Menonry, d'autres rafflaient les civils d'Aiseau-Centre et les traitaient avec plus de rigueur encore.

Ces malheureux furent placés devant les troupes allemandes se dirigeant vers Presles pour leur servir de bouclier contre la mitraille française et ensuite expédiés vers la ferme de Tergnée où ils arrivèrent à 21 heures.

Les boches les obligèrent à se coucher sur le fumier par suite du manque de place dans les écuries.

Voici un fait qui mérite d'être signalé :

« Le mercredi 26 août, un soldat français qui depuis le 22, s'était caché dans l'habitation de M^r Fernand Lambert, rue de la gare, fut découvert par les allemands qui, au nombre d'une quinzaine, cernèrent la maison et donnèrent l'ordre au militaire de se rendre et comme celui-ci s'y refusait, ces brutes incendièrent son refuge où il fut carbonisé.

La cure fut également incendiée, sauf pourtant la petite chapelle ; le curé fut plus d'une fois brutalisé et menacé d'être fusillé et c'est sans doute la présence de ses vieux parents qui fit que les boches ne mirent pas leur infâme projet à exécution.

Un service de Croix-Rouge, sous la direction de M^r Ferauge fonctionna pendant une quinzaine de jours ; deux locaux étaient affectés à cet usage : l'un, à l'ancienne Abbaye de S^{te} Marie d'Oignies où furent soignés 25 français, 1 allemand et 2 civils ; l'autre, à l'Ecole du Centre, où passèrent quelques centaines de blessés.

Civils fusillés - V. Pécher ; Baudé Vital ; Wilmus Alfred ; le facteur Noyon David qui fut collé au mur parce que les allemands avaient trouvé sur lui une douille de cartouche ; Héraly Maurice, fusillé en remontant de sa cave ; (le père et la sœur de ce dernier furent blessés par des balles d'allemands qui avaient fait irruption chez eux) ; Léon Pichon ; Georges Bollen ; Wellin Désiré, qui fut blessé par une balle en portant un blessé à la « Croix-Rouge » ; Anselme Bohén, qui fut blessé par une balle en abreuvant son bétail.

116 maisons furent incendiées y compris la maison communale.

Soldats morts pour la Patrie : Decoux Joseph, Degroof Joseph, Van Herck Victor, Toscin Joseph, Gailly Jules, Noyon Prosper, Hancotte Emile, Kaisin Raphaël, Bouchat René, Noyon David, Déchy Albert, Bossuroy Effel.

FALISOLLE

L'action qui se déroula en août 1914, dans cette petite commune se confond un peu avec les événements qui se passèrent à Tamines.

Il y eut une trentaine de maisons incendiées et plus de mille fugitifs.

Ceux qui restèrent se blottirent dans les caves ; c'est ainsi que le bourgmestre Ernest Evrard fut trouvé chez Dessy Oscar avec quelques civils, par les boches qui firent sortir les hommes et les emmenèrent à Tamines où ils furent fusillés sur la place Saint-Martin.

C'étaient entre autres, outre les deux précités : Bierlaire Edmond, Bonnet Léonard, Evrard Alidor, Foulon Jules, Liblanc Jules, Cavalier Antoine.

Le pharmacien Demanet fut fusillé sur sa porte. — François Terwagne et Delvigne furent tués en se sauvant.

Ambulance de C.-R. :

Furent hospitalisés : 168 français, 25 allemands, 2 civils.

Décédés : 26 français.

Environ 200 soldats Français furent inhumés dans la commune.

Soldats morts pour la Patrie : Delvaux Jules, Doumont Olivier, Léonard Gaspard, Michaux Joseph, Servais Jules, Thibaut, Lafontaine Victor, Bodart Achille, Bruyère René et Dargent El. (décédé par suite de maladie).

LAMBUSART

Ce fut vers trois heures de l'après-midi du vendredi 21 août 1914, que les soldats allemands commencèrent à affluer venant du pont du chemin de fer. Ils marchaient dans les fossés et se protégeaient derrière les tas de paille couvrant les campagnes. Tout-à-coup, arrivèrent de Ternée, 50 cavaliers français. Ceux-ci se postèrent derrière le talus de la campagne de Rabautienne. Quelques coups de feu furent échangés et un sous-officier boche fut tué. Sur le point de faiblir, les allemands trop peu nombreux en cet endroit, firent sonner le clairon, ce qui donna comme résultat de faire accourir quantité de soldats occupés à piller l'Usine Baudhuin frères et les maisons avoisinant la gare. Voyant arriver ce renfort, les français dévalèrent le « Petit-Try » au grand galop, poursuivis par leurs ennemis.

C'est pendant que ces événements se déroulaient, que 17 civils furent arrachés de leurs foyers et envoyés à Taminies puis à Velaine, d'où les boches ne les relâchèrent que vers neuf heures du soir seulement. On supposa que ces malheureux avaient été faits prisonniers parce qu'ils habitaient aux environs des usines Baudhuin que les allemands venaient d'incendier, pour une question de rivalité commerciale, à ce qu'il paraît, car en arrivant à Gembloux, ils s'informaient déjà du lieu où devait se trouver cette importante et tant réputée Emaillerie.

Le samedi matin, les allemands placèrent quelques pièces de canons sur la crête du « Petit-Try », d'où ils

bombardèrent Roselies ; la canonnade dura de 6 h. à 11 h. du matin.

Le matin du dimanche 23, vers 8 h. toutes les voitures disponibles dans la commune furent réquisitionnées pour aller chercher des blessés à Roselies : On ramena ainsi 25 blessés français. Pendant ce temps, les allemands avaient également donné l'ordre d'aménager l'Ecole des Sœurs en ambulance. Quatre soldats y moururent. On les enterra au cimetière communal.

Maisons incendiées : 3 et l'Usine Baudhuin frères.

Fusillé : un homme.

Soldats morts pour la Patrie : A. Baudhuin, H. Danvoie, Lison, Delerey, Noël Berlaumont.

MOIGNELÉE

C'est le vendredi 21 août 1914, dans l'après-midi, que les allemands arrivèrent dans la commune. Ils prirent quelques otages qui durent passer la nuit en plein air, près du point d'arrêt.

Le lendemain, dès la première heure du jour, ils durent piloter les troupes vers Farciennes.

L'un de ces otages fut tellement effrayé qu'il en contracta une maladie probablement incurable.

Un bon nombre d'habitants s'enfuyant vers Aiseau et Roselies à l'approche des allemands furent arrêtés par ces derniers et emmenés prisonniers à la ferme de Tergnée.

C'est grâce à la bienveillante intervention et aux supplications mêmes du bourgmestre de Roselies, que Moignelée ne fut pas mise à feu et à sang et voici en quelle occasion : « Un boche avait tiré sur les habits d'un soldat français jetés sur un dizeau dans les campagnes de Roselies et la balle était allée s'abattre contre l'église transformée en lazaret. L'officier supérieur prétendit qu'elle était originaire de Moignelée et menaça cette localité d'une destruction complète. Heureusement que le bourgmestre parvint à lui prouver que c'était bien un coup de fusil allemand.

D'autres sources : Le 21 août vers 15 heures, les allemands incendient un immeuble sis près du Charbonnage de Bonne-Espérance. Son propriétaire Jules Vanderbecq (57 ans), fuyant par son jardin est tué par une balle.

La nuit suivante la maison de Jules Piret est, en son absence, occupée par l'armée et pillée en partie.

La maison de M^r Meilleur, directeur du Charbonnage de Bonne-Espérance subit le même sort.

Le samedi 22, Alexandre Close (52 ans), (époux de Clémence Desneux), qui justement se trouvait à Tamines, chez sa fille au moment où l'on « rafflait » les hommes, est également conduit sur la place St-Martin et fusillé.

Le même jour à 2 heures de l'après-midi, Georgette Nicolay (6 ans) est tuée par une balle perdue qui traversa la porte de la maison où elle se trouvait.

Aucun soldat français n'est enterré sur le territoire de Moignelée.

Soldat mort pour la Patrie : Albert Emile, tué au combat de Waelhem en 1914.

PIRONCHAMPS

Le 31 août vers quatre heures, 12 soldats allemands débouchaient dans la rue Ouest.

Arrivés rue du Bois, en face de la maison portant le n° 8, occupée par la famille Vermeulen, ils allèrent droit à la porte de cette habitation qu'ils trouvèrent fermée. Ils enfoncèrent la porte et trouvèrent dans la maison, la famille Vermeulen et Rosa Tambour, une voisine qui s'était réfugiée chez eux à l'approche des allemands.

Ceux-ci frappèrent ces gens à coups de baïonnettes jusqu'à ce que mort s'en suive.

C'étaient : Charles Vermeulen (53 ans) ; Vermeulen Pierre (60 ans) ; Tambour Rosa (58 ans) et Vermeulen Marie (15 ans 1/2).

Le garde-champêtre Berger Anselme (qui se rendit sur les lieux le soir même et qui transporta les victimes au cimetière, où il les inhuma avec l'aide de quelques habitants de la commune), trouva le cadavre de cette dernière, dans les décombres de la maison que les allemands avaient incendiée après en avoir tué les occupants. Son corps était carbonisé ; il en restait simplement la tête, le buste et un bras. Ces débris humains se trouvaient dissimulés sous un sommier et c'est la fumée qui achevait de brûler la chevelure de la malheureuse, qui attira l'attention du garde-champêtre.

Les autres victimes de la Kultur boche furent trouvées la face contre terre, les têtes percées de nombreux coups de baïonnettes.

Une ambulance de Croix-Rouge fonctionna également pendant quelques temps à l'Hôpital de Pironchamps où dix blessés français furent soignés par les docteurs Lambillotte, Chauvaux, Roisin et Degueyter, aidés des sœurs de charité.

Cinq de ces soldats moururent des suites de leurs blessures et furent enterrés au cimetière communal : Lefèvre Gustave, Laprairie Fernand, Rioult Joseph, Goubrun ou Conbrun Marcel, Hérel Charles.

Soldats morts au champ d'honneur : Tilmant Janvier ; Joux Léon ; Tambour Jules, Docquier Agénor, Barbason Jules, Claise Alphonse, mort en Allemagne (prisonnier de guerre).

PONT-DE-LOUP

Dès le jeudi 20 août 1914, l'infanterie française arriva en cette commune. Les soldats postèrent des mitrailleuses sur le terril du puits n° 2 du Carabinier, de façon à commander la rue de Le Campinaire, et établirent des fils de fer barbelés au pont de la Sambre.

A partir du vendredi matin, le passage sur ce pont fut strictement interdit. Vers deux heures de l'après-midi, un soldat français arrivait avec la coiffure d'un hussard allemand tué dans les circonstances relatées ci-avant, au hameau du Wainage à Farciennes.

Vers 3 h. 1/2, les allemands arrivèrent de cette localité et la bataille commença. Vers 4 h. 1/2, on vit passer ventre à terre, un cavalier français se dirigeant vers Châtelet, par le puits n° 3 du Carabinier ; il allait sans doute donner des ordres à l'artillerie se trouvant postée près du château d'eau, (à la Justice) car moins de cinq minutes plus tard, les obus passaient au-dessus de Pont-de-Loup pour tomber sur Farciennes.

Ce fut pour les habitants de Pont-de-Loup le signal de la fuite ; la foule apeurée par le bruit du canon et la vue de Farciennes et Roselies qui flambaient, encombra en un clin d'œil les routes conduisant à Châtelet.

La nuit arrivant, le feu cessa pour reprendre cependant le lendemain matin avec plus de vigueur encore.

Les Français avaient profité de l'obscurité pour se mieux barricader au pont de la Sambre, au moyen de tourbe trouvée à l'ancien puits n° 1 du Carabinier, ce qui

devait les mettre à l'abri des balles ennemies le lendemain matin.

C'est pendant cette nuit qu'une sentinelle française, postée non loin du bureau central du Carabinier au lieu dit « Sainte Face », eut le pied transpercé par une balle, tirée quasi à bout portant par un boche caché en-dessous d'un char de ravitaillement.

Malgré tous leurs préparatifs de résistance, les français durent se retirer le samedi de bonne heure ; les mitrailleurs postés sur le terril furent, comme la veille d'ailleurs, immobilisés dans leur tir par la présence de nombreux civils se trouvant au-devant des troupes boches. (Voir Rapport de M^r Delbôve).

Celles-ci franchirent donc le pont vers 6 h. 1/2. Les soldats tuèrent un homme prétextant qu'il avait tiré sur eux. Ils envahirent le village et incendièrent un groupe de maisons sur la Place des Tilleuls.

N'ayant pas trouvé le bourgmestre, ils voulurent mettre le feu à sa maison, mais on l'éteignit à temps. Ils pillèrent tout ce qu'ils purent sur leur passage et leur première besogne en arrivant de Roslies, fut d'incendier un groupe de trois maisons se trouvant près du bois (Wairchat) ; ils continuèrent leur route en brisant portes et fenêtres sur leur passage, culbutant tout ce qui se trouvait dans les immeubles, enlevant tout ce qui leur convenait et obligeant les hommes qu'ils découvraient, à marcher devant eux pour se garantir contre les balles françaises.

Ils incendièrent également tout un groupe de maisons dénommé « La Cahoute » (où ils fusillèrent un homme) ainsi que six ou sept autres bâtiments au « Quartier du Roi » à proximité de la rue d'Oignies.

Au quartier n° 1, ils poussèrent la cruauté jusqu'à vouloir faire marcher devant eux, un vieillard malade, à demi paralysé et qu'ils durent tirer hors de son lit.

A côté de cette maison, ils obligèrent deux femmes à

se joindre au groupe d'hommes. Une de celles-ci devint aveugle à force d'avoir pleuré. Elle perdit même la tête et en mourut.

A un certain moment, plusieurs hommes voulurent se sauver pour échapper à la barbarie boche, mais ils tirèrent dans leur dos et touchèrent un de ces malheureux qui tomba la face contre terre pour ne plus se relever.

On rapporte que peu de jours après le passage des boches à Pont-de-Loup, un officier supérieur, de passage à la Croix-Rouge installée dans les bureaux du Charbonnage du Carabinier, répondit à une femme qui lui demandait si les allemands useraient encore de violence : « Ici, Pont-de-Loup, bonnes gens, plus rien faire aux civils » et avec un air des plus farouches et roulant les yeux, il ajouta avec force, en indiquant du doigt : « mais là-bas, Farciennes, si nous repassons, plus rien restera. » Il prétendait qu'on avait tiré sur eux à Farciennes, où pourtant, certains soldats marquaient à la craie, sur les portes (une sur deux !!!) « Bitte schönung, gute Leute » — Veuillez protéger, bonnes gens » !



AUTRE VERSION

Les troupes allemandes entrèrent à Pont-de-Loup, le samedi 22 août à 6 h. 1/2 du matin, dit une autre source.

Sans aucun motif, ils incendièrent 21 maisons et assassinèrent deux hommes absolument inoffensifs.

L'un d'eux, le nommé Massaux Joseph fut canardé à vingt mètres de distance alors qu'il regardait passer les troupes, du trottoir de sa maison en retrait de la rue. Il fut inhumé par ses meurtriers à un fer de bêche de profondeur.

Au quartier Mahaux, les premiers uhlands s'avancant

sur la route de Fleurus, tuèrent un vieillard nommé Martial qui cheminait sur le chemin d'Oignies à une cinquantaine de mètres de là. Le cadavre resta sur le bord de la route, dans un champ d'éteules jusqu'au dimanche, jour où il fut enterré au cimetière.

Il est à remarquer que pas un obus français ne tomba sur le village pendant la bataille du 22. Le tir d'artillerie de nos alliés ne balaya les issues qu'à partir de la limite de Châtelet, près du quartier Mahaux.

Après la bataille, les boches installèrent chez M^r Quiriny (voir rapport sur Farciennes) et dans les dépendances du Charbonnage du Carabinier, une ambulance desservie par leurs brancardiers.

Des femmes du village furent réquisitionnées pour lessiver les linges et des hommes, pour inhumer les cadavres des soldats tombés sur le territoire de la commune au nombre d'une cinquantaine dont une vingtaine de français.

De tout le village, ce fut M^r le curé Senocq qui gravit le plus dur calvaire du fait de l'arrivée de nos ennemis:

Vers 7 heures, quelques soldats pénétrèrent au presbytère et sommèrent le pasteur de les suivre. Traversant la place du Tilleul en flammes, le groupe arriva aux « Quatre bras », rejoignant un petit groupe de prisonniers civils. Le groupe partit pour Châtelet, avec la troupe qui dut traverser les barrages que les français avaient installés à l'entrée de la ville et qui s'étaient ensuite repliés sur les hauteurs de Carnelle pour mieux bombarder et mitrailler les colonnes ennemies.

Arrivés au faubourg de Châtelet, les boches qui conduisaient le groupe de prisonniers, se cachèrent dans une maison. Les civils les suivirent et peu après, un obus français tombait sur leur refuge.

La bataille finie, il fallut partir pour le grand champ de bataille abandonné par les français et qui s'étendait

sur la crête depuis Ormont jusqu'au parc de Presles. Il était couvert de morts et de blessés. Les allemands qui surveillaient l'enterrement des tués par les civils (opération qui dura cinq jours) gratifiaient ces malheureux des pires violences et les menaçaient constamment de les fusiller.

Un certain jour de la détention, la menace sembla passer à l'exécution et le brave curé s'offrit aux bourreaux en leur demandant d'épargner les pères de famille se trouvant parmi ses compagnons.

Heureusement l'affaire n'eut pas de suite.

Souvent aussi, M^e le curé reçut des coups, car il soutint, devant les brutes altérées de sang, les droits des civils prisonniers, réclamant constamment à manger pour eux, tandis qu'il se sustenta les premiers jours de betteraves, et dormit les deux premières nuits à la belle étoile.

Sont morts pour la Patrie :

Louis Michaux à Liège en 1914, Jules Gravy à l'Yser en 1914, Augustin Lefèvre à l'Yser en 1914, Jean-Pierre Beaumon à l'Yser en 1918.

ROSELIES

C'est le vendredi 21 août 1914, vers quatre heures de l'après-midi que les allemands arrivèrent à Roselies. Après une lutte acharnée qui ne finit que vers neuf heures, pour défendre le passage de la Sambre au Nord-Ouest du village, les français durent se retirer au Sud-Est, vers Aiseau.

Les allemands alors pénétrèrent à la cure dont ils enlevèrent une partie du toit pour observer les environs et placer les mitrailleuses ; vers deux heures du matin, eut lieu un duel intense d'artillerie pendant lequel les Français revinrent à la charge, repoussèrent les allemands et parvinrent à réoccuper la partie Sud-Est du village à proximité des allemands qui occupaient le Nord et le Nord-Ouest.

Dans ce combat qui fut très meurtrier et dura jusque vers dix heures de l'avant-midi, il y eut plusieurs corps à corps à la baïonnette ; c'est alors que les allemands incendièrent cinq habitations et qu'ils firent leur première victime M^r François Dimanche. Ce vieillard de 61 ans, rhumatisé, s'était caché, pendant la bataille, sous le four de son habitation, avec sa femme et sa fille Virginie. Découverts, on les fit sortir de leur cachette et comme le vieillard, à cause de son infirmité ne marchait pas assez vite, il fut bousculé par les soldats, projeté par-dessus un fossé dans un jardinet et transpercé de part en part d'un coup de baïonnette sous l'omoplate.

Tous les civils rencontrés, étaient appréhendés et con-

duits comme prisonniers à la ferme de Tergnée (Farciennes); quelques habitants de l'ouest du village, ayant été trouvés chez eux, furent contraints de sortir et on les fit mettre à genoux, les bras en croix sur le bord du chemin où ils durent rester dans cette position pendant plus de six heures, toujours sous la menace d'être fusillés.

Pendant le combat, des obus vinrent frapper la tour de l'église, les murs d'enceinte de la cure et plusieurs habitations. Enfin, les français encerclés de trois côtés et écrasés par le nombre, battirent une seconde fois en retraite sur Aiseau.

Les allemands incendiaient la principale rue du village au fur et à mesure qu'ils avançaient, si bien que 107 habitations sur 260, devinrent la proie des flammes. Ces incendies étaient commandés. M^r François Bodson, en effet, assure avoir entendu un chef, désigner une à une les maisons à incendier.

Pendant toute cette nuit du vendredi 21 au samedi 22 août, la cure était occupée. M^r le curé Pollart était resté au couvent, transformé en ambulance. Vers 10 heures du matin, quelques officiers allemands vinrent lui demander de mettre l'église à leur disposition pour y placer des blessés. Pendant ce temps, les allemands pillaient sa maison; d'autres achevaient les blessés français à coups de revolver, à la baïonnette et même à coups de crosses de fusil et de hache. Ainsi l'attestent M^r le bourgmestre Sevrin, Vital Laurent, Florent Kaisin, Ernest Nannan, etc.

Vers sept heures du soir, M^r le curé très fatigué, se rendit chez M^r Laurent disant : « Je suis mis à la porte de chez moi, je viens vous demander l'hospitalité ». Une demi-heure s'était à peine écoulée que sa servante vint lui dire que les allemands le demandaient.

M^r le curé ne reparut plus ; il fut conduit vers dix heures au village d'Aiseau où, comme il l'avoua lui-même le lendemain matin lors de son retour à Roselies, à M^{lle} Marie Jaumin, il fut très maltraité toute la nuit par la soldatesque et reçut par tout le corps des coups de crosse de fusil.

Le lendemain dimanche vers neuf heures du matin, M^r le bourgmestre le rencontra à l'entrée du village revenant d'Aiseau et porteur, disait-il, d'un billet le déclarant libre. Cet ordre, rédigé en allemand, contenait sa condamnation ! Il ajouta qu'on lui avait reproché avoir tiré sur les troupes, ce dont il s'était facilement justifié. M^r le curé avait à peine quitté M^r le bourgmestre d'une dizaine de minutes que celui-ci entendit des détonations ; l'infâme meurtre était accompli !

Et pendant ce temps, des officiers entourant une table fleurie, assistaient, en buvant et plaisantant, à cet horrible forfait. Relevé par la famille Sevrin, la respectable victime fut transportée à la ferme, la poitrine et le dos affreusement déchirés.

Ce crime plongea toute la paroisse dans la consternation et à chaque instant, on s'attendait à d'autres exécutions, étant donné que presque toute la population masculine, (soit 200 env.), était retenue prisonnière à la ferme de Tergnée. C'est là que ces malheureux entassés dans une étable, furent forcés à cause de l'exigüité de l'endroit, de rester debout par une température de plus de vingt degrés et toujours sous la menace d'être fusillés, depuis le samedi avant-midi jusqu'au soir du mardi suivant.

Il y eut aussi deux autres tués sur le territoire de Roselies : Benjamin Lenain de Farciennes qui fut retrouvé le lundi 24, sous un sureau près de l'église et M^{me} Loppes qui mourut après quelques semaines des suites de ses blessures.

On enterra à Roselies environ 160 soldats français et 117 allemands (en face des écoles). Par un hasard providentiel, tous les enfants de Roselies, partis pour défendre la Patrie, sont rentrés sains et saufs dans leurs foyers.

CHAMP DE BATAILLE DE ROSELIES



(D'après aquarelle de F. DEFOIN)

AOÛT SANGLANT

La Moisson est finie... Dans cette plaine immense
Où tantôt le Blé mûr attendait le Faucheur !
Un Spectre est là debout : en main comme une lance
Il tient sa Faux sanglante, instrument de malheur !

La Moisson est finie... Au loin la cloche tinte,
Dans un cercle de feu, elle sonne le glas...
La victoire est à nous... Hélas ! la terre est teinte
Du sang de nos enfants... Du sang de nos soldats !

La Moisson est finie... Sur terre où la nuit tombe
Des braves sont couchés... avec eux le soleil...
Ils descendront bientôt dans la commune tombe
Où dorment les héros, de leur dernier sommeil !

La Moisson est finie... Du haut de la colline
Des Glaneurs sont venus arracher à la Mort
Père, époux, fiancé... Car la Bonté Divine
Peut toujours s'imposer à la loi du plus fort !

La Moisson est finie... Bientôt dans des charrettes
Où la paille regorge et dans leur sang baignés,
Nos Défenseurs d'hier — sans tambours ni trompettes —
Quitteront sans regrets, le Charnier Lemonniers !

La Moisson est finie... Au loin le canon tonne
Une dernière fois ; tandis que l'on entend
Dans ce concert sauvage où le fier clairon sonne,
Un râle de mourant qui dit encor' : Va t'en !

Et oui, va t'en maudit... ! La Moisson est finie !
Ohé, Ohé la Mort ! Place à l'Humanité !
Tous ces peux sont à nous, assez d'âmes meurtries,
Assez de sang versé pour notre Liberté !

La Moisson est finie... A l'œuvre chirurgie,
A l'œuvre âmes de femmes, « *hommes de Volonté* » !
A vous par de doux soins de les rendre à la Vie,
Si vous voulez la Paix, promise à la Bonté !

TAMINES

Les 19 et 20 août 1914, les français occupent Falisolle et Arsimont tandis que le 20, les allemands campent sur les hauteurs de Velaine.

Le 21 août vers 6 h. 1/2, des éclaireurs allemands entrent dans Tamines semant la panique parmi la population ; les soldats français vont à leur rencontre jusqu'aux environs de la maison communale, dirigeant leur tir sur les « Alloux », où se sont arrêtés les uhlan ; ils blessent un de ceux-ci, forcent les autres à regagner leur camp en refoulant devant eux quelques civils.

Les troupes allemandes s'avancent aussitôt sur la route de Velaine.

Vers neuf heures, les habitants des « Alloux » fuient annonçant l'arrivée des boches qui signalent leurs progrès en incendiant Rue de Velaine, une dizaine d'immeubles et blessant même quelques civils. C'est ainsi que fut tué à bout portant, sur la porte de son habitation, M^r Félicien Istasse qui était venu là pour leur ouvrir, afin de ne pas voir démantibuler sa porte.

Du côté de la route de Falisolle, une trentaine de Français environ sont postés avec des mitrailleuses, dans les talus qui bordent le chemin.

D'autres soldats gardent le pont de Sambre et s'opposent même à la fuite des civils par cet endroit.

Vers dix heures, l'artillerie allemande donne sur Jemeppe et Auvelais.

A 11 h. 1/2, les boches, arrivant de Moignelée, prennent

position sur les campagnes de Taminés. Un de leurs chefs est même blessé près du cimetière.

Trois heures plus tard, ils s'aventurent jusque dans la rue de la Station, mais se hasardent trop près du pont de Sambre, d'où ils sont refoulés par les mitrailleuses françaises, signalées ci-avant, subissant ainsi des pertes très sensibles.

Toutefois, le canon cesse de se faire entendre vers six heures du soir.

Les allemands passent la nuit en beuveries...

Vers 3 h. 1/2 du matin, ils sont surpris par les français et doivent abandonner leurs prisonniers civils qui s'enfuient sur Moignelée et Velaine. Quelques-uns de ceux-ci sont même tués par les brutes...

C'est alors que les barbares germains commencent l'incendie de Taminés !...

Dans la matinée, les teutons traversent le pont de Sambre dégagé et, protégés par des civils, s'avancent sur la route de Falisolle où ils sont décimés par les troupes françaises occupant les hauteurs du « Tienne d'Amion ».

Vers 2 h. 1/2 après-midi, cependant, les français, mille fois inférieurs en nombre, doivent se replier sur la France...

Pendant que cette action se déroule, les boches continuent, dans la malheureuse commune, leur œuvre de dévastation :

Ils font sortir les civils blottis dans les caves et les emmènent prisonniers dans l'Eglise des Alloux, où ils restent jusque cinq heures du soir sans boire ni manger. Puis, les boches conduisent les hommes à travers la rue de la Station en feu, jusque sur la place Saint-Martin où le commandant ordonne aux soldats de tirer sur le groupe de civils. Ils n'obéissent qu'à regret à cet ordre et tirent volontairement ou trop haut, ou trop bas afin de ne pas

toucher ces malheureux. Ce que voyant, le chef les gronde sévèrement et, divisant les civils en deux groupes, il se sert lui-même d'une mitrailleuse... et consomme son œuvre criminelle !

Du premier peloton, pas un seul civil n'est resté debout ! Terrifiés, les civils du second peloton, ou se baissent, ou se précipitent dans la rivière, passant près de là. Mais les soldats placés sur le pont, font feu sur tout ce qui surnage. Quelques civils peuvent cependant s'échapper de la sorte.

Il est huit heures du soir... Le canon tonne encore... Tout Tamines est en feu... !!!

Sur la place, des soldats achèvent les blessés...

A la faveur de l'obscurité, certains rescapés, après s'être désaltérés dans la rivière, peuvent donner quelques soins à leurs infortunés compagnons qui respirent encore et auxquels le vicaire des Alloux, bien que blessé lui-même, donne les réconforts de la religion ! (1)

Il faut avoir vécu ces heures, pour se faire une idée du spectacle poignant que donnait alors la place Saint-Martin, spectacle que rendait plus effrayant encore, la lueur des incendies...

Quel tableau saisissant pour un peintre amateur de monstruosité, lorsque l'aube se leva sur cette place ensanglantée, que la postérité appellera plus tard « Place des Martyrs » !

Le soleil... de Paix, peut-être, semblait narguer ces innocents, tandis que le zéphir matinal emportait au loin, leurs plaintes..., leurs râles... avec les dernières exhalaisons des ruines fumantes !

(1) Ces détails m'ont été communiqués en 1915 déjà, par un des survivants de la fusillade, et consignés à cette époque, dans la petite brochure clandestine, déjà mentionnée.

Nombre de civils tués à la fusillade : 383.

Ont été hospitalisés à l'Ambulance de Tamines : 83 civils, 35 français et 369 allemands.

Y sont décédés : 10 français et 12 allemands.

Nombre de maisons incendiées : 220 immeubles logeant 246 ménages. — 181 propriétaires environ ont été atteints.

Soldats de Tamines morts pour la Patrie :

Boulanger Oscar, Ceulemans Joseph, Delatte Vital, Delfosse François, Groux Gustave, Joaris Maurice, Lambotte Camille, Legrand Léopold, Liessens Antoine, Liessens Yvon, Mabille Jules, Piette Léopold, Ponsard Auguste, Seron Adolphe, Vigneron Léopold et Vanderoos Emile (prisonnier de guerre, décédé en Allemagne).

Par ces quelques petites narrations, on peut déjà se faire une idée des dégâts occasionnés par la sauvagerie boche, ainsi que du nombre d'innocentes victimes qui périrent dans cette sorte d'escarmouche que fut le passage de la Sambre à Farciennes par les Allemands.

Et pourtant, qu'est-ce cela, à côté de la guerre mondiale !

Espérons, que la Société des Nations fera en sorte que jamais plus, pareil fléau ne s'abatte sur notre chère Belgique et surtout que de telles atrocités, indignes des peuples modernes, ne se renouvellent à l'avenir.

La saine civilisation fera le reste.

CAMILLE MALBURNY.

*Secrétaire-Trésorier de l'Ambulance de la C.-R. de B.
à Farciennes.*

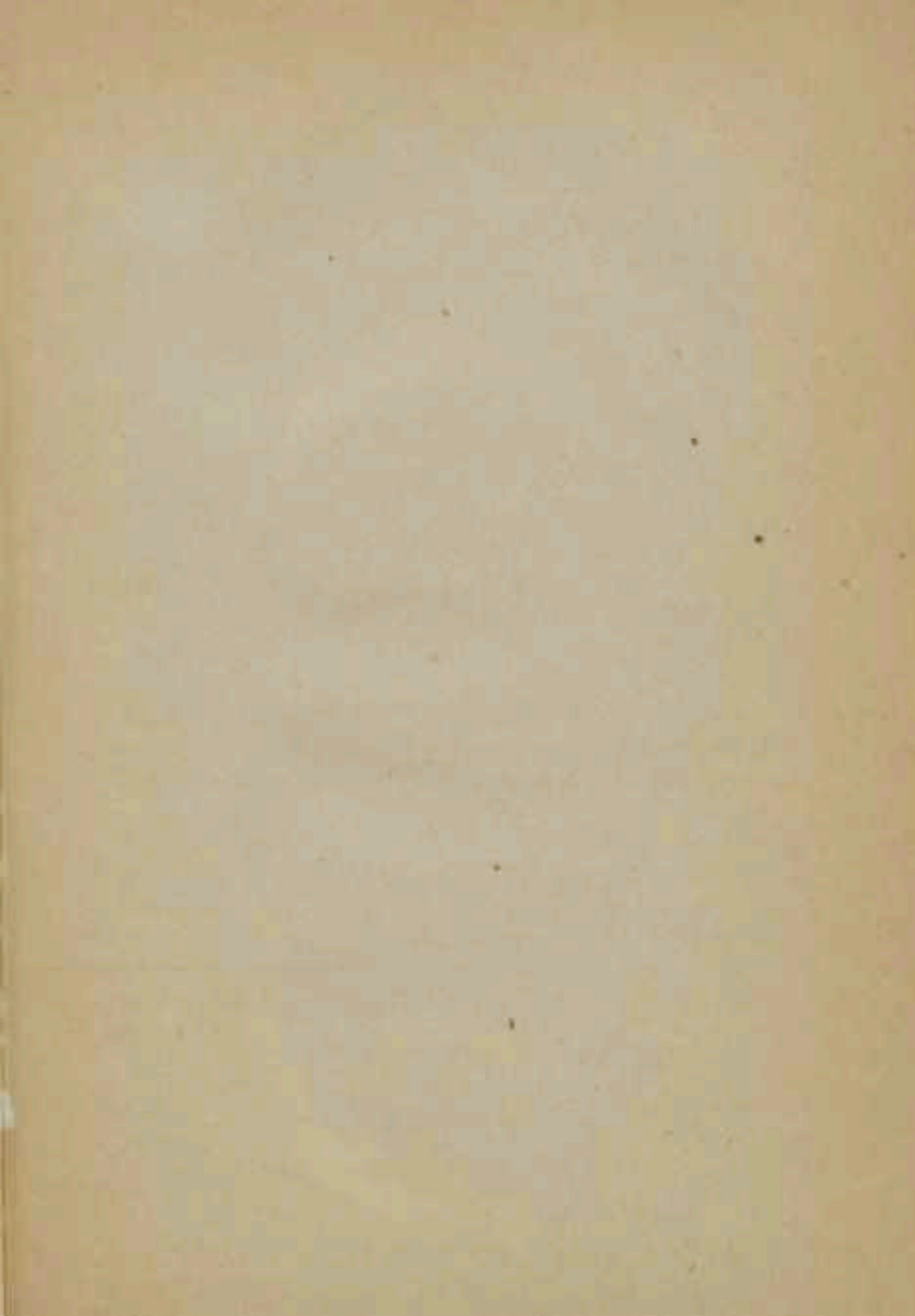
TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Farciennes	11
Cliché (Plan de Farciennes et des environs)	37
Aiseau	41
Falisoille	43
Lambusart	44
Moignelée	46
Pironchamps	48
Pont-de-Loup	50
Roselles	55
Cliché (Champ de Bataille)	58
Août-Sanglant, poésie	59
Tamines	60



ERRATA

1. p. 10, 4^e ligne : *tranches* au lieu de *travers* ;
2. p. 37, cliché : A et B, inversion ;
3. p. 14, 2 dernières lignes, lire — *je me relevai bien droit, résolu à attendre mon tour ; mon père que je tenais par la main me eut bléssé et me dît de prendre courage et d'avoir confiance en la Providence.*







Soberelli - S.P.A.L.
CHIEF

